



**HAL**  
open science

# Le tourisme obscur écologique d'une pandémie. Ce que pourrait être la mémoire de la COVID-19

Nathanaël Wadbled

## ► To cite this version:

Nathanaël Wadbled. Le tourisme obscur écologique d'une pandémie. Ce que pourrait être la mémoire de la COVID-19. *Teoros. Revue de recherche en tourisme*, 2020, Le tourisme avant et après la COVID-19, 39 (3), pp.[En ligne]. hal-03021898

**HAL Id: hal-03021898**

**<https://hal.science/hal-03021898v1>**

Submitted on 24 Nov 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Nathanaël Wadbled**

**Le tourisme obscur écologique d'une pandémie.  
Ce que pourrait être la mémoire de la COVID-19**

In *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, n°39 vol. 3 *Le tourisme avant et après la COVID-19*, 2020, <http://journals.openedition.org/teoros/6737>

**Résumé**

Si la pandémie de COVID-19 devait rester dans la mémoire collective comme une catastrophe ayant ébranlé toute les sociétés et le monde entier, il est possible que se développe un tourisme obscur autour de la pandémie. À côté de ceux des guerres, des génocides, des dictatures ou des attentats, ce serait une nouvelle forme de tourisme obscur associé à un agent non humain. Pour que cette mémoire prenne la forme d'un tourisme et pour que ce tourisme puisse être considéré comme un tourisme obscur, certaines conditions devraient être réunies. Rien ne garantit que ce soit le cas. Il est possible d'évaluer dans quelle mesure cela pourrait s'avérer et d'imaginer ce que cela impliquerait le cas échéant. Un tel tourisme signifierait que ceux qui en auront été les témoins deviendraient des sujets historiques assumant une vision et un héritage communs de cet événement comme étant un modèle soit d'héroïsme, soit de faillite collective. La pandémie continuerait alors à hanter la société et y demeurerait présente sous la forme de mémoriaux.

**Plan**

La pandémie comme objet pour le tourisme obscur ( <i>dark tourism</i> ) ?.....	2
Les lieux d'un possible tourisme.....	3
Des visiteurs concernés par un patrimoine obscur .....	5
Prendre conscience de l'héritage de l'événement : du passé obscur au présent valorisé.....	7
Des mémoriaux plutôt que des musées .....	10
Conclusion. Un autre type de tourisme de la pandémie dans les ruines du monde moderne...	12
Bibliographie .....	13

## **La pandémie comme objet pour le tourisme obscur (*dark tourism*) ?**

Comme les grandes catastrophes contemporaines, la crise de la COVID-19 est susceptible de provoquer des pratiques mémorielles qui génèrent des flux touristiques. Il s'agit en effet de la manière dont les sociétés occidentales contemporaines prennent en charge une catastrophe ou une crise qui prend une dimension traumatique. Les musées-mémoriaux qui se sont multipliés à travers le monde depuis les années 1990 en témoignent (Williams, 2007). Cette patrimonialisation de la mort et du désastre a vu se développer la pratique d'un tourisme qualifié notamment d'obscur (Lennon et Foley, 2000 ; Wadbled, 2016). Cette pratique a concerné essentiellement des massacres commis à l'occasion de guerres, de génocides ou d'attentats. Elle renvoie plus rarement à des catastrophes naturelles, comme c'est cependant le cas de l'ouragan Katrina à La Nouvelle-Orléans, mais jamais à une pandémie. Si la grippe espagnole de 1918 a ses salles dans certains musées et mémoriaux, ce n'y est pas en tant que telle. Elle est intégrée dans des espaces dédiés à la Première Guerre mondiale.

Il y a cependant des lieux patrimoniaux associés à des épidémies plus anciennes. C'est le cas notamment de la peste qui jalonne l'histoire européenne de la fin du Moyen Âge au début de l'époque moderne. La gestion sociale de l'épidémie a laissé un certain nombre de traces qui sont aujourd'hui patrimonialisées et mises en valeur touristiquement. À Sarlat ou à Rouen, ce sont des hauts lieux du patrimoine historique qui attirent de nombreux touristes. Si ces pratiques existent bien et offrent un modèle de tourisme sur les lieux d'une épidémie, notre rapport aux pestes du XIV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles est bien différent de celui que nous entretiendrons collectivement avec l'épidémie de COVID-19.

Plus qu'un modèle, l'exemple du tourisme sur les lieux de la peste et d'une manière générale celui sur les lieux du patrimoine obscur existant ne peuvent servir que de miroir ou de « proposition théorique » (Yin, 2014) afin de définir en contraste ce que pourrait être un tourisme de la COVID-19. Plutôt que de calquer ce que serait un tourisme obscur de la COVID-19 sur les pratiques existantes, je voudrais les utiliser pour imaginer ou proposer une image prospective à partir des tendances qui se dessinent actuellement.

## **Les lieux d'un possible tourisme**

Il n'est *a priori* pas évident que la mémoire de la COVID-19 ait la forme d'un tourisme. Le patrimoine obscur peut en effet prendre plusieurs formes qui ne sont pas toutes l'occasion d'un tourisme : de simples plaques désignant les victimes ou les héros semblables à celles qui signalent les lieux d'assassinat de résistants dans les rues de Paris, à celles des monuments aux morts rappelant les victimes comme ceux de la Première Guerre sur les places des villages ou encore à celles de mémoriaux, musées et musées-mémoriaux plus conséquents comparables par exemple à ceux de la Shoah.

Indépendamment de la question de l'expérience d'une altérité qui caractérise généralement le tourisme (Urry, 1990), se pose celle de savoir si le fait de se déplacer jusqu'à un mémorial sera une forme de tourisme. Ce n'est par exemple pas le cas pour les rassemblements à l'occasion du 11 novembre devant les monuments aux morts. En revanche, il s'agit bien de tourisme lorsque les mémoriaux sont inclus dans des circuits de pèlerinage, de vacances ou de voyages scolaires comme l'ont été ceux de la Première Guerre mondiale dès la fin du conflit. L'inscription dans le tourisme dépendra à la fois de l'importance sociale prise par la mémoire de la COVID-19, de sa centralisation et de la forme que prendront les mémoriaux. Si cette mémoire a une importance suffisante pour donner lieu à l'érection de mémoriaux, elle devrait s'incarner dans des hauts lieux pour que ces mémoriaux justifient un déplacement et un engagement touristiques.

Si elle n'est que décentralisée sous la forme de plaques commémoratives ou de monuments aux morts, alors chaque lieu ne concernerait sans doute que ses riverains. Aucune raison ne pousserait les visiteurs à se rendre ailleurs qu'à côté de chez eux, d'autant plus que les lieux où les victimes et les héros ont agi se situent dans leur espace quotidien. Si la Première Guerre a été l'occasion d'un tourisme en plus de regroupements autour des monuments aux morts, c'est dans la mesure où l'expérience des combats avait eu lieu loin des lieux de vie habituels. Ce n'est pas le cas de la COVID-19. Pour induire un intérêt particulier pour certains lieux susceptibles de justifier un déplacement, la mémoire devrait être concentrée dans des sites particuliers investis par l'ensemble des populations touchées indépendamment de leur présence effective sur ce lieu. Même dans ce cas, il faudrait également que les constructions érigées en mémoire de la pandémie aient un intérêt intrinsèque. Sinon, en dehors de quelques commémorations, elles ne seront pas le centre

d'un investissement des populations provoquant des flux touristiques. Les lieux de la COVID-19 seraient alors semblables aux monuments au mort de beaucoup de villages : s'ils sont présents et visibles, ils ne constituent pas des points d'attraction particuliers. Ceux qui sont susceptibles de le devenir sont visités davantage pour leurs qualités esthétiques qu'historiques. Un intérêt particulier justifiant un déplacement peut venir de l'importance prise culturellement par l'événement ou de la qualité architecturale et expographique du site. C'est le cas de beaucoup de musées-mémoriaux qui réunissent ces deux conditions, par exemple ceux de la Shoah.

Une fois ces deux conditions remplies, la question se pose de l'emplacement des sites potentiels de ce patrimoine touristique. Contrairement à la peste, la COVID-19 ne transforme pas l'architecture urbaine, mortuaire et médicale. En parcourant certaines villes françaises, les traces de la peste sont visibles : notamment des niches abritant des statuettes de Vierge à Sarlat ou un ancien charnier transformé en cimetière et décoré de motifs macabres à Rouen. Il n'y a pas de tels éléments associés à la COVID-19 : des hôpitaux auront bien été créés *ex nihilo*, notamment en Chine, mais pas en Europe. La place donnée à l'expertise médicale dans les discours politiques, l'usage de morgues de fortune et la réorganisation des hôpitaux existants ne semblent pas non plus pour l'instant impliquer des modifications architecturales conséquentes et pérennes. Les lieux du tourisme de la COVID-19 ne seraient donc pas directement des traces de l'événement ni de sa culture matérielle. Même situé sur les sites où le virus a frappé ou a été géré, le patrimoine de la COVID-19 serait composé de constructions. Rendre visibles les traces nécessiterait d'ériger de nouvelles structures pour les signaler. Les considérer comme de la culture matérielle demanderait une interprétation qui irait au-delà de leur description puisque cette catastrophe n'aura sans doute pas laissé de traces perceptibles dans le paysage.

Ces constructions reprendront probablement des formes existantes. La multiplication des mémoriaux, musées et musées-mémoriaux depuis les années 1990 a en effet institué un vocabulaire architectural spécifique du patrimoine obscur. Il est repris malgré la disparité des événements et des contextes culturels où ils ont eu lieu. Il pourra donc l'être pour la COVID-19. Cette reprise de formes symboliquement associées à des catastrophes est probable en raison justement de leur caractère symbolique. Indépendamment de la conjoncture particulière de chaque événement, le représenter de cette manière le désigne

comme une catastrophe. Ces formes sont susceptibles d'inscrire et de représenter la COVID-19 comme un événement traumatique qui interroge et transforme en profondeur la société.

Cette situation favoriserait une mondialisation des flux touristiques intéressés par ce patrimoine en définissant des hauts lieux. De même, au niveau national, les lieux patrimoniaux centraliseraient et attireraient vers des lieux potentiellement éloignés. Cette tendance pourrait être accentuée en raison du caractère mondial de la COVID-19. L'uniformisation des formes mémorielles du patrimoine obscur donne le sentiment d'une identité humaine commune intégrant les différents ancrages nationaux ou locaux. Malgré les différences culturelles, il y aurait sans doute l'idée d'une telle communauté de destin mondiale de la pandémie. La centralité de la Chine dans l'événement et l'élaboration de sa future mémoire pourraient cependant mener à une réinvention des formes disponibles : les architectures du patrimoine obscur ont leur origine dans des mémoires européennes qui ont servi de modèles. Peut-être que la COVID-19 sera l'occasion d'un déplacement des modèles de l'Occident vers la Chine. Toute universalité est en effet la projection d'une culture particulière devenant mondiale (Turnbridge et Ashworth, 1995). Les formes utilisées ont leur origine quelque part avant de se diffuser. Par cette diffusion les autres cultures prennent conscience que leur expérience est similaire.

### **Des visiteurs concernés par un patrimoine obscur**

Un tourisme de la COVID-19 pourrait être qualifié d'obscur, dans la mesure où les visiteurs des lieux de mémoire seraient directement concernés par la pandémie. Si l'expression est souvent utilisée dans un sens général pour qualifier toute pratique associée d'une manière ou d'une autre à la mort, John Lennon et Malcolm Foley l'ont originellement définie que comme celle de la pratique de lieux où se sont déroulés des événements qui concernent directement les visiteurs. Le tourisme de la COVID-19 se distinguerait ainsi de celui de la peste de la fin du Moyen Âge et de celui de l'époque moderne, car il présente un événement qui concernerait encore ses visiteurs. En un sens, la peste nous concerne anthropologiquement : elle a marqué les mentalités et les institutions de la modernité dont nous sommes les héritiers directs. Cependant, les visiteurs actuels des lieux de la peste ne se sentent pas directement et personnellement impliqués.

À la différence des visiteurs d'autres patrimoines obscurs, ceux du patrimoine de la COVID-19 seraient tous directement concernés. Même si des témoins s'y rendent ou accompagnent d'autres visiteurs, la fonction de la plupart des patrimoines obscurs est avant tout de faire connaître un événement à ceux qui ne l'ont pas vécu. Les touristes de la COVID-19 l'auront directement vécu d'une manière ou d'une autre. Contrairement à la plupart des touristes (Urry, 1990), ils replongent dans quelque chose de connu qu'ils n'abordent pas en explorateurs, mais en témoins. Parler d'une forme de tourisme obscur dans ce cas reprend le choix fait par un certain nombre d'auteurs qui qualifient ainsi le tourisme mémoriel qui se développe sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale juste après sa fin (White et Frew, 2013). Les soldats montrent ces lieux à ceux qui n'ont pas vécu le combat, mais qui ont passé des années dans une société en guerre et côtoyé les blessés. Ils ont donc été directement touchés. Pour prendre un exemple plus récent, c'est également le cas de travaux sur le musée-mémorial des attentats du 11 septembre 2001 à New York. Les visiteurs ont pour la plupart directement vu l'événement. Ils ne sont pas des témoins seconds ayant une perception de l'événement à partir de témoignages, mais de témoins médiatisés qui l'ont perçu directement par le biais d'une technologie de la communication.

Si les touristes de la COVID-19 étaient tous concernés en tant que témoins, ce qui ferait l'obscurité de cette pratique doit être interrogé dans la mesure où la mort est provoquée par un phénomène naturel. Pour Lennon et Foley, l'intérêt des visiteurs vient du fait que la catastrophe est le fruit d'une société ou d'une culture dont ils font encore partie. La percevoir produit donc une anxiété et une inquiétude sur soi. Si ces auteurs parlent de tourisme obscur, c'est parce que les visiteurs découvrent une part obscure d'eux-mêmes. Les événements dont le tourisme obscur permet de faire l'expérience marquent ainsi une rupture dans le cours normal de l'histoire tout en étant à l'intérieur d'elle. S'ils ont déjà eu lieu, ils peuvent encore se produire. L'événement apparaît alors comme menaçant de l'intérieur : les événements perçus dans la perspective du tourisme obscur sont un danger qui guette et menace. Ils restent présents. C'est aussi un tourisme douloureux (Sharpley, 2005), non parce qu'il consiste en la visite des traces d'un événement douloureux, mais parce que cette visite produit un sentiment d'inquiétude.

Dans le cas d'un tourisme obscur de la COVID-19, la part obscure d'eux-mêmes que perçoivent les visiteurs est différente de celle qui est habituellement transmise dans les lieux

du patrimoine obscur. La pandémie n'est pas due à la volonté de destruction humaine, comme les génocides et les massacres. L'événement qui perturbe l'ordre social et culturel du monde est écologique et non lui-même de nature sociale ou culturelle. Si le tourisme de la COVID-19 est un tourisme de la destruction et de la mort, ce qui fait son obscurité est en décalage avec celle traditionnelle du tourisme obscur. Il faut ajouter une catégorie de tourisme obscur associé à la mort provoquée par un agent non humain. Cette extension de la notion a été proposée par Julie Hernandez (2008) lorsqu'elle a qualifié d'obscures les pratiques touristiques qui se sont développées à La Nouvelle-Orléans après le passage de l'ouragan Katrina en août 2005. La prise de conscience d'une part obscure d'eux-mêmes par les visiteurs tient non à l'événement lui-même, mais à son contexte et à ses effets sociaux. Cette situation serait similaire à celle du tourisme sur les lieux de la peste, qui ne montrent pas son origine ou sa nature biologique, mais les conditions d'existence sociales qui lui sont associées.

Le patrimoine obscur de la COVID-19 montrerait une organisation internationale, des systèmes de protection sanitaire et des réactions politiques face à la crise qui ont permis et amplifié l'épidémie ou ont provoqué des effets sociaux négatifs (Agamben 2020 ; Lecler, 2020 ; Védrine, 2020). Selon les interprétations, ces lieux rappelleraient aux touristes les méfaits de la mondialisation, du libéralisme, du manque d'intérêt pour l'écologie, les inégalités sociales, la destruction des liens interindividuels et la manière dont la gestion de la crise a renforcé la société de contrôle au détriment des droits et libertés individuels. La mémoire de la pandémie serait ce qui permettrait de reconnaître des dérives possibles inscrites au cœur de la société contemporaine.

### **Prendre conscience de l'héritage de l'événement : du passé obscur au présent valorisé**

Sur le modèle du tourisme obscur des guerres et des génocides, celui de la COVID-19 ne sera certainement pas un simple rappel de l'existence de la pandémie. Il permet aux visiteurs de prendre conscience d'un héritage. Après avoir simplement fait face à l'adversité, ce qu'il s'est passé est intégré à la conscience historique. C'est un phénomène qui a pu être observé après la Première Guerre mondiale : le tourisme sur les lieux des combats et le développement des monuments aux morts ont permis aux acteurs de transformer leur expérience de la guerre en moment de l'histoire (Hertzog, 2012). L'expérience de la COVID-

19 a été également traumatisante dans la mesure où elle s'est abattue soudainement sur la population et a impliqué des changements brusques de mode de vie qui n'étaient pas anticipés. Le temps du confinement et du déconfinement constitue une rupture. Même dans l'hypothèse où tout revient à la normale et où la vie se poursuit comme si rien ne s'était passé, il y aura une discontinuité. La fonction d'un patrimoine obscur serait de lui donner sens. Chacun prendrait conscience de lui-même comme un sujet historique et comme membre du groupe social partageant cette conscience. Les visiteurs feraient ainsi l'expérience qu'ils sont toujours concernés, mais ils seraient concernés autrement. La visite ne ferait pas que réactiver le souvenir de l'événement. Elle le reconfigurerait. Ceux qui en auront été les témoins deviendraient des sujets historiques assumant une vision et un héritage communs de l'histoire. Ce n'est pas la continuité d'une mémoire vivante, mais une réélaboration après-coup (Nora, 1997). L'événement entre dans le champ de ce que le géographe David Löwenthal (1998) nomme l'héritage : ce qui est consommé et utilisé au présent pour être ingéré à une conscience historique vivante.

Le sens alors donné à la pandémie pourrait être semblable à celui d'événements comme la Première Guerre mondiale. Contrairement à d'autres comme la Shoah, la mémoire de tels événements n'est pas celle d'une *autreité* (Seaton, 2009). Ce qu'il s'est passé apparaît dans le champ d'expérience quotidien qui est bouleversé, et non détruit. Les acteurs de l'événement et de sa mémoire comprennent la situation. L'exemple des significations prises par la Première Guerre lors du développement d'un tourisme obscur juste après l'événement (Hertzog, 2012) serait plus susceptible de servir de modèle pour envisager ce que seraient celles de la COVID-19. Du point de vue de l'État qui avait mené cette guerre, les lieux de commémoration devaient être l'occasion de galvaniser la population et de lui transmettre la conscience de l'héroïsme à la fois des soldats et de la Nation. Du point de vue des anciens combattants, le tourisme de mémoire fait prendre conscience de l'horreur de la guerre et de la nécessité de promouvoir la paix et le respect mutuel entre les peuples. Ces deux sens donnés à l'événement apparaissent déjà actuellement et pourraient se cristalliser dans le tourisme de la COVID-19.

D'une part, l'État pourrait valoriser sa réaction et sa gestion de la crise ainsi que l'engagement des acteurs – non seulement les soignants, mais également tous ceux qui ont permis à la société de fonctionner pendant le confinement et la population entière qui a fait

preuve de civisme en respectant globalement les règles édictées. Comme après la Première Guerre, cela apparaîtrait dans les mémoriaux voulus et entretenus par les collectivités publiques. D'autre part, une partie de la population durement touchée par la pandémie pourrait réinvestir ces espaces en leur donnant une autre signification plus critique. Ce serait non seulement le rappel de l'obscurité liée à la mort due à l'épidémie, mais surtout celle liée aux conditions sociales d'apparition et de gestion de la pandémie. Ce tourisme serait donc à la fois une dénonciation de cette société et la prise de conscience de la nécessité d'élaborer un nouvel ordre social – fondé selon les différentes interprétations sur le *care*, la sécurité sociale, l'écologie, etc. (Butler, 2020 ; Latour, 2020 ; Nancy, 2020 ; Rosa, 2020). Il s'agit d'une prise de distance par rapport à un événement qui fait pourtant partie de leur histoire directe. C'est parce qu'il risque toujours de se reproduire que les mémoriaux doivent montrer aux visiteurs que cela pourra être évité tant qu'ils y seront attentifs. En ayant conscience de l'être, les visiteurs sont valorisés par rapport aux acteurs de l'événement qui n'ont pas su réagir convenablement.

Dans les deux cas, le tourisme obscur serait l'expérience d'une valorisation. Mettre en avant la gestion de la crise ou la dénoncer permet aux visiteurs de se retrouver dans un héritage valorisé. Les visiteurs prennent conscience d'eux-mêmes comme étant capables de réagir face à une pandémie. Ils l'ont déjà fait ou ont tiré les leçons de ce qui l'a provoquée. Un mémorial rappelle cette situation. Soit le présent est dans la continuité d'un passé glorieux, soit il est meilleur que le passé. Les visiteurs s'identifient ainsi à la fois individuellement et collectivement à des valeurs qui assurent qu'elle ne se reproduise plus. En tant que tourisme obscur, celui de la COVID-19 serait ainsi une éducation morale et civique. Cette dimension est ce qui est appelé en France le devoir de mémoire (Ledoux, 2012). Comme la plupart des tourisms obscurs, celui de la COVID-19 s'inscrirait ainsi dans l'héritage d'une fierté nationaliste distinguant selon les cas soit la réaction immédiate, soit la réaction à plus long terme. Si le patrimoine obscur rappelle la disparition des victimes, ce sont ainsi les héros qui sont finalement mis en avant : acteurs de la pandémie qui la gèrent ou acteurs de sa mémoire qui en tirent les leçons.

## **Des mémoriaux plutôt que des musées**

Puisque les visiteurs ont vécu la pandémie, la fonction mémorielle de son patrimoine n'aurait pas à se superposer à une fonction pédagogique. Les visiteurs ne seront sans doute pas dans une disposition d'apprendre ce qu'a été un événement qu'ils ont connu directement. Même si le fait d'en avoir été les acteurs ne permet pas de connaître tous les tenants et aboutissants de l'événement, les témoins considèrent généralement qu'ils connaissent l'histoire et n'ont pas à l'apprendre des historiens (Ledoux, 2012). Le patrimoine de la COVID-19 serait donc composé de mémoriaux plutôt que de musées ou de musées-mémoriaux intégrant les deux dimensions. Le tourisme en jeu serait plus de l'ordre du pèlerinage que du tourisme éducatif. L'enjeu du rapport au passé ne serait pas de connaître l'événement. Il s'inscrirait dans une conception de l'histoire comme recueil d'exemples positifs ou négatifs à partir desquels il est possible d'apprendre la meilleure manière d'agir ou de réagir à une situation : la conscience de l'histoire éduque la vie (Koselleck, 2005). Cela est possible dans la mesure où l'événement est inclus dans l'héritage du présent, de sorte qu'il y a une continuité entre les deux.

La vision donnée par un patrimoine de la COVID-19 ne serait pas nécessairement fautive ou anachronique : elle ne viserait pas le passé, mais le présent à travers lui. La mise en avant de la dimension mémorielle sur celle historique exposerait ainsi le tourisme de la COVID-19 à une critique habituellement adressée au patrimoine et en particulier au patrimoine obscur : la « déhistorisation » de l'histoire au profit d'une conception identitaire du passé. Löwenthal (1998) parle d'une spoliation de l'histoire. Les historiens intéressés par l'histoire du temps présent pourraient ainsi regretter que le mémorial ne soit pas un « historial ».

Plutôt que le faire entrer dans le champ d'expérience présent, la visite d'un musée d'histoire inscrirait la COVID-19 dans le champ de connaissance des visiteurs. Ils apprendraient précisément ce qu'il s'est passé et la manière dont la crise a été gérée au-delà de leur expérience ou de leur point de vue particulier. L'intérêt des visiteurs serait celui qui préside au tourisme culturel historique (Amirou, 2000). Ils resteraient alors des témoins intéressés par l'histoire et non des sujets historiques concernés par leur héritage. L'histoire introduit en effet une coupure entre le présent de son écriture et l'événement qu'elle vise. C'est dans cette situation que sont les visiteurs du patrimoine de la peste : ils ne se sentent

pas concernés : ils comprennent et apprennent un savoir historique. Sur les sites Internet de Sarlat et de Rouen, apprendre cette histoire grâce à sa culture matérielle est présenté comme un des intérêts de la visite qui justifient le déplacement. Lorsque les traces de la peste sont interprétées par un guide, les visiteurs comprennent que ce qu'ils voient signifie quelque chose de ce qu'a été l'expérience humaine et sociale de ce fléau. Cependant, cet apprentissage ne s'accompagne pas d'une inscription de l'événement dans un héritage.

Le fait d'intégrer la pandémie dans l'héritage impliquerait également d'interdire tout usage divertissant des lieux de la COVID-19 – semblable à celui de certains lieux historiques renvoyant à un événement qui ne concerne pas directement les visiteurs. Si l'expérience proposée est fondamentalement différente, la coupure entre un musée d'histoire et un mémorial est similaire à celle qui existe entre les lieux du tourisme obscur et les lieux de divertissement provoquant une fascination pour la morbidité. Si les lieux de la peste transmettent un savoir, de nombreux visiteurs ne s'intéressent pas à celui-ci. Ils recherchent des sensations morbides. Pour reprendre la typologie d'Antony Seaton (1996), les lieux sont visités comme des « fabriques d'obscurité » et non comme du patrimoine obscur. La distance historique fait que les visiteurs peuvent être à la recherche d'imaginaires ou de ressentis sans que cela semble inconvenant. Dans le cas de la visite d'un lieu du patrimoine obscur comme celui de la COVID-19, un tel comportement trivial serait une forme de voyeurisme devant un spectacle qui ne touche ni n'engage le visiteur (Cole, 1999). L'horreur de l'événement serait associée à un sentiment de plaisir incompatible avec la conscience et l'horreur de l'événement et des souffrances qu'il a causées.

Malgré cette différence, le tourisme sur les lieux de la peste et le tourisme de la COVID-19 appartiennent à un même continuum. Ce sont des formes de tourisme obscur dans la mesure où elles peuvent toutes deux provoquer une fascination morbide et un oubli de la dimension historique et identitaire, même si dans un cas cette expérience est jugée illégitime. Il est possible de réserver l'expression tourisme patrimonial aux visiteurs qui se sentent personnellement concernés d'une manière ou d'une autre par ce qu'ils visitent, contrairement à ceux qui pratiquent un tourisme dans des lieux patrimoniaux (Poria *et al.*, 2003).

## **Conclusion. Un autre type de tourisme de la pandémie dans les ruines du monde moderne**

Pour qu'il y ait un tourisme obscur de la COVID-19, plusieurs conditions devront être réunies. Il n'est pas sûr que cela ait lieu, même si ce serait possible. J'ai imaginé cette possibilité à partir des formes existantes de tourisme et de patrimoine obscur. De nouveaux comportements pourront cependant émerger, en réinvestissant des pratiques touristiques qui ne sont pas immédiatement identifiées comme historiques et obscures. Cela pourrait être le cas de l'exploration urbaine de villes abandonnées, qui peut être considérée comme une forme de tourisme écologique (Wadbled, 2020). Les villes abandonnées visitées par les « urbexeurs » ne constitueront pas en elles-mêmes un patrimoine de la COVID-19, puisque cet événement n'en est pas à l'origine. Elles pourraient cependant rendre présent quelque chose de la COVID-19 en incarnant un imaginaire qui renvoie à la pandémie. D'une part, les villes abandonnées pourraient faire écho aux villes vidées de leurs habitants confinés. D'autre part, l'incapacité à domestiquer la nature pourrait faire écho à la présence même d'un virus capable d'ébranler l'environnement artificiel que les humains ont créé pour eux en contrôlant les agentivités non humaines (Latour, 2015). Envisagé dans cette perspective, le tourisme de la COVID-19 pourrait être pensé en continuité avec celui des lieux des pestes modernes, qui sont également le surgissement d'une agentivité non humaine susceptible de détruire le monde artificiel humain (Keck, 2017).

La différence entre les villes en état de confinement et celles abandonnées est que l'état des premières est temporaire. Si un tourisme obscur de la COVID-19 se développe, c'est que l'humanité a trouvé un moyen soit de contrôler le virus, soit de vivre avec. Les espaces abandonnés sont au contraire des lieux artificiels où la vie humaine est rendue plus difficile une fois que la nature y a repris ses droits. Contrairement au tourisme obscur traditionnel, une telle pratique ne permettrait pas une valorisation des visiteurs. Ils ne seraient pas les héritiers des héros ou ceux qui auraient su tirer des leçons de la catastrophe. Les visiteurs ne pourraient donc pas utiliser leur expérience de visite pour conjurer la présence toujours envisageable d'un risque qui continue à hanter le présent. Ils constateraient simplement sa présence avec l'obligation de vivre avec.

## Bibliographie

Agamben, Giorgio, 2020, « L'épidémie montre clairement que l'état d'exception est devenu la condition normale », *Le Monde*, 24 mars, consulté le 10 mai 2020.

Amirou, Rachid, 2000, *Imaginaire du tourisme culturel*, Paris, Presses universitaires de France.

Butler, Judith, 2020, « Capitalism Has its Limits – Judith Butler Discuss [sic] the COVID-19 Pandemic, and its Escalating Political and Social Effects in America », *Verso*, 30 mars 2020, <<https://www.versobooks.com/blogs/4603-capitalism-has-its-limits>>, 30 mars, consulté le 10 mai 2020.

Cole, Tim, 1999 *Selling the Holocaust, from Auschwitz to Schindler*, Londres-New-York, Routledge.

Hernandez, Julie, 2008, « Le tourisme macabre à La Nouvelle-Orléans après Katrina : résilience et mémorialisation des espaces affectés par des catastrophes majeures », *Norois*, vol. 208, n° 3, p. 61-73.

Hertzog, Anne, 2012, « Tourisme de mémoire et imaginaire touristique des champs de bataille », *Via*, vol. 1, n.p., <<https://doi.org/10.4000/viatourism.1276>>, consulté le 10 mai 2020.

Keck, Frédéric, 2017, « L'oubli de l'immunologie et la révolution du microbiome », *Techniques et culture*, vol. 2, n° 68, p. 230-247.

Koselleck, Reinhart, 2005, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales).

Latour, Bruno, 2015, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte.

Latour, Bruno, 2020, « La crise sanitaire incite à se préparer à la mutation climatique », *Le Monde*, 25 mars, <[https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/25/la-crise-sanitaire-incite-a-se-preparer-a-la-mutation-climatique\\_6034312\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/25/la-crise-sanitaire-incite-a-se-preparer-a-la-mutation-climatique_6034312_3232.html)>, consulté le 10 mai 2020.

Lecler, Romain, 2020 « Le Covid-19 met au jour toute une série de phénomènes associés à la mondialisation », *Le Monde*, 6 mars, <[https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/06/le-covid-19-met-au-jour-toute-une-serie-de-phenomenes-associes-a-la-mondialisation\\_6032092\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/03/06/le-covid-19-met-au-jour-toute-une-serie-de-phenomenes-associes-a-la-mondialisation_6032092_3232.html)>, consulté le 10 mai 2020.

Ledoux, Sébastien, 2012, « Écrire une histoire du devoir de mémoire », *Le Débat*, vol. 3, n° 170, p. 175-185.

Lennon, John et Foley Malcolm, 2000, *Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster*, London, Continuum.

Löwenthal, David, 1998, *Possessed by the Past. The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge, Cambridge University Press.

Nancy, Jean-Luc, 2020, « Communovirus », *Libération*, 24 mars, <[https://www.liberation.fr/debats/2020/03/24/communovirus\\_1782922](https://www.liberation.fr/debats/2020/03/24/communovirus_1782922)>, consulté le 10 mai 2020.

- Nora, Pierre, 1997, « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », dans Pierre Nora (dir.), *Les lieux de mémoire, tome 1 : La République*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto ».
- Poria, Yaniv, Richard Butler et David Airet, 2003, « The Core of Heritage Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 30, n° 1, p. 238-254.
- Rosa, Hartmut, 2020, « Le miracle et le monstre – un regard sociologique sur le Coronavirus », AOC (Analyse Opinion Critique), 7 mars, <<https://aoc.media/analyse/2020/04/07/le-miracle-et-le-monstre-un-regard-sociologique-sur-le-coronavirus/>>, consulté le 10 mai 2020.
- Seaton, Antony V., 1996, « From Thanatopsis to Thanatourism: Guided by the Dark », *International Journal of Heritage Studies*, vol. 2, n° 4, p. 234-244.
- Seaton, Antony V., 2009, « Purposeful Otherness: Approaches to the Management Thanatourism », dans Richard Harpley et Philip Stone, *The Darker Side of Travel. The Theory and Practice of Dark Tourism*, Bristol-Buffalo-Toronto, Channel View Publications, p. 75-108.
- Sharpley, Richard, 2005, « Travels to the Edge of Darkness: Towards a Typology of Dark Tourism », dans Chris Ryan, Stephen J. Page et Michelle Aicken (dir.), *Taking Tourism to the Limits: Issues, Concepts and Managerial Perspectives*, Amsterdam, Elsevier, p. 215-226.
- Turnbridge, John et Gregory Ashworth, 1995, *Dissonant Heritage: The Management of the Past as a Resource in Conflict*, Ottawa, John Wiley & Sons Ltd.
- Urry, John, 1990, *The Tourist Gaze 3.0*, Londres, Sage Publications Ltd.
- Védrine, Hubert, 2020, « La mondialisation à l'heure des comptes », *Terranova*, 31 mars, <<http://tnova.fr/notes/la-mondialisation-a-l-heure-des-comptes>>, consulté le 10 mai 2020.
- Wadbled, Nathanaël, 2016, « Les fonctions du tourisme obscur », *Téoros*, vol. 35, n° 1, n.p., <<http://journals.openedition.org/teoros/2851>>, consulté le 10 mai 2020.
- Wadbled, Nathanaël, 2020, « L'imaginaire du tourisme de ruine : la présence de la nature plutôt que de l'histoire », *Téoros. Revue de recherche en tourisme*, « Nulle part Ailleurs. Repenser les espaces marginaux et leur attractivité », vol. 39, n° 2, n.p., <<https://journals.openedition.org/teoros/4547>>, consulté le 17 juillet 2020.
- Williams, Paul, 2007, *Memorial Museums: The Global Rush to Commemorate Atrocities*, Oxford-New York, Berg.
- White, Leane et Elspeth Frew, 2013, *Dark Tourism and Place Identity: Managing and Interpreting Dark Places*, New York, Routledge.
- Yin, Robert, 2014, *Case Study Research: Design and Methods*, New York, Sage.